

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	26 (1996)
Heft:	3
Artikel:	Jacques Piccard : croisade pour une planète propre
Autor:	Probst, Jean-Robert / Piccard, Jacques
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-828624

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JACQUES PICCARD

Croisade pour une planète propre

Quand on s'appelle Piccard, fils de savant, on passe forcément, au cours de sa vie, quelques instants d'une intensité extraordinaire. Jacques Piccard a donc vécu son aventure la plus exaltante en 1960, lorsqu'il a battu tous les records de profondeur en plongeant à 10 916 mètres dans la fosse des Mariannes, en plein océan Pacifique. Puis, il a consacré sa vie à la Fondation pour l'étude et la protection de la mer et des lacs. Aujourd'hui fringant septuagénaire, il poursuit sa croisade pour une vie meilleure.

Durant toute sa vie, Jacques Piccard a été fasciné par les fonds marins. Après ses études, il a suivi son père au fond des océans à bord du bathyscaphe. Puis, dans les années soixante, il a dérivé le long du Gulf Stream. Pour l'Expo 64, il a créé le célèbre mésoscaphe «Auguste Piccard», qui a emmené plus de 30 000 passagers au fond du Léman.

Aujourd'hui, plutôt que de profiter d'une retraite méritée, il organise des expéditions, à bord du sous-marin «Forel», afin d'étudier les fonds lacustres. Et puis, comme il l'a fait durant toute sa vie, il se bat pour trouver les finances nécessaires à ses recherches.

Jacques Piccard a eu trois enfants. Bertrand, Thierry et Marie-Laure. Des trois, c'est l'aîné qui semble avoir hérité le virus de la science. Bertrand se prépare à effectuer le tour de la Terre en ballon. Sans escale et à plus de 10 000 mètres d'altitude.

Drôle de famille, direz-vous, qui engendre des chercheurs mâtinés

d'aventuriers. Pourtant, les exploits réalisés tant par Auguste que par Jacques ou Bertrand Piccard, ont tous un même but scientifique, qui permet à l'humanité d'aller de l'avant.

«Mon père nous montrait ses expériences»

– Jacques Piccard, si vous n'aviez pas été un scientifique ou un chercheur, comme votre père, quelle profession auriez-vous choisie?

– Etudiant, j'étais très attiré par la politique internationale, les Nations unies, l'Unesco et ce genre d'institutions. J'ai d'ailleurs axé presque toutes mes études sur ce sujet. J'ai terminé mes études à l'Université de Genève, dans la faculté des sciences économiques et sociales, mention histoire. C'est plus tard que je me suis directement intéressé au travail que faisait mon père.

– Qu'est-ce qui a guidé votre choix? Est-ce que votre père a eu une grande influence?

– Oui, bien entendu, mais il s'est trouvé que j'étais à Trieste pour étudier l'économie de ce qui était alors un territoire libre créé par les alliés après la guerre. C'était l'époque où mon père cherchait à construire un nouveau bathyscaphe. C'est là que j'ai trouvé toutes sortes de gens, industriels et mécènes qui se sont intéressés au projet et qui l'ont financé. Mon père est venu à Trieste et on a travaillé ensemble. D'abord pour trouver les fonds, ensuite à la construction du bathyscaphe. Depuis ce moment-là, j'ai totalement collaboré avec lui.

– Comment avez-vous grandi dans le sillage de votre père, durant vos années d'écoles et d'études?

– Mon père s'est toujours beaucoup intéressé à mes études. Il m'a conseillé et aidé chaque fois que c'était nécessaire. De plus, il a vraiment réussi à mettre ses cinq enfants dans des conditions très, très spéciales, parce qu'il nous parlait toujours au cours de ses travaux. On a fait énormément de promenades avec lui, le dimanche matin en particulier. Il nous donnait des leçons



Jacques Piccard dans son bureau, avec les maquettes du mésoscaphe, du bathyscaphe et du ballon stratosphérique



Trois générations de savants: Jacques Piccard, son fils Bertrand et son père Auguste

d'histoire naturelle. Il nous expliquait des tas de choses... Ou il nous emmenait dans son laboratoire à Bruxelles et nous montrait des expériences qu'il préparait pour ses étudiants.

— Quel est votre souvenir d'enfance le plus marquant?

— Je devais avoir quatre ou cinq ans. Lors d'une promenade, mon père a ramassé un petit arbre déraciné. Il m'a expliqué le phénomène de la racine qui pompe les éléments nécessaires à sa vie etc. Je me rappelle qu'il m'a dit: «Tu vois, cet arbre a suffisamment de racines. Si on le replantait, il est probable qu'il repousserait.» On l'a planté dans notre jardin et effectivement, il est devenu très grand. Après la guerre, on a démolie toutes les maisons du quartier et arraché tous les arbres. Sauf celui que mon père avait replanté, un peu en retrait. Il existe encore de nos jours...

— Est-ce que votre père vous a laissé une sorte d'héritage scientifique?

— Tout ce que je sais en science et en technique, c'est mon père qui me l'a enseigné. On a beaucoup travaillé ensemble, surtout à l'époque du bathyscaphe «Trieste». J'en ai dirigé la construction, mais c'est lui qui l'a inventé.

«L'avenir de l'humanité est inquiétant»

— Hors la recherche, quelles sont vos passions?

— Je suis toujours de relativement près les questions de politique internationale, d'économie mondiale. Le futur de l'humanité. Le problème de l'environnement naturellement, puisque notre Fondation est axée es-

sentiellement sur la protection de l'eau, de la mer, des rivières etc. Mais l'avenir de l'humanité est extrêmement inquiétant, extrêmement angoissant. On ne sait pas du tout ce qu'il va se passer...

— Vous n'arrivez pas à l'imaginer?

— On peut imaginer toute une série de scénarios, mais rien ne permet de savoir lequel va se réaliser. En tout cas, il semble bien que cela ne pourra pas continuer indéfiniment comme ça. Cette période de surproduction et de surconsommation est impossible. Les réserves naturelles sont épuisées. On trouvera longtemps encore des produits de remplacement, mais il arrivera un jour où on aura tout détruit. Il y a des problèmes fondamentaux, la déforestation, la pollution... Les épidémies, les virus, les bactéries se propagent à la vitesse du son. Enfin, il y a un déséquilibre fondamental et je ne crois pas que l'on pourra rééqui-

librer le monde avant d'avoir résolu le problème démographique. Le monde n'a jamais été dans un état aussi critique...

— Ce phénomène vous inquiète pour l'avenir de la planète?

— Ah, bien sûr! Pas encore pour moi, mais pour mes enfants et mes petits-enfants.

— Avez-vous envisagé des solutions?

— Le problème est qu'il n'y a pas de solution précise que l'on puisse envisager. Il y a trop de différence entre les individus. Des principes moraux qui sont fondamentalement différents d'une civilisation à l'autre et qui rendent toute solution globale très difficile. La Suisse et quelques autres états vivent un état dix fois supérieur au niveau de la grosse masse du monde. Cela ne peut pas continuer ainsi, c'est impossible. Les pays riches doivent baisser leur niveau. Ils y seront forcés, dans le cadre de bouleversements épouvantables, de révolutions, de troubles sociaux sans fin, etc. Il y aura probablement un nivellement, mais pour tous les pays au niveau supérieur, ce sera un nivellement par le bas. Il est matériellement impossible d'équilibrer le monde entier sur le niveau de vie de la Suisse ou des Etats-Unis. Donc, ce sera grave, surtout pour les pays riches.

«Une famille avec des hauts et des bas»

— Vu de l'extérieur, vous êtes une famille assez étrange, en ce sens que votre père est monté très haut, vous êtes descendu très bas, votre fils remonte également, cela fait une sorte de yoyo, est-ce qu'il y a un lien entre ces hauts et ces bas?

— Bien sûr qu'il y a un lien, naturellement, c'est évident. Maintenant, savoir ce qui est contagieux et ce qui est héréditaire, c'est déjà plus difficile. Je crois que la contagion joue beaucoup. De mon côté, j'ai suivi



Le sous-marin «Forel», utilisé pour la recherche au fond des lacs. Vous pouvez également y effectuer une plongée pour Fr. 350.-. Renseignements au tél. 021/799 25 65

les traces de mon père. Mon fils aîné a suivi de très près tout ce que j'ai fait, cela a dû lui donner des idées, bien que c'était un petit peu différent. Lui, il a été passionné par le vol delta, puis il est passé à l'ULM, au parapente, au parachutisme, au ballon, etc. En plus de cela, il a une culture assez philosophique. Il est porté sur ces problèmes de l'âme, de l'esprit...

— Vous avez plongé dans la fosse des Mariannes et dérivé le long du Gulf Stream, qu'est-ce qui vous attirait dans les océans ?

— Au début, c'était essentiellement une question technique. Mon père n'était pas océanographe, il était physicien et ingénieur. Ce qui l'intéressait, c'était de créer un appareil pour descendre au fond de la mer et permettre aux océanographes de l'étudier dans de meilleures conditions. Jusqu'à cette époque, on n'étudiait la mer pratiquement que depuis la surface, avec des filets, des

sondes, des câbles, des instruments. Mais il manquait le contact avec la vie sous-marine. C'est en prenant connaissance des plaintes des océanographes que mon père a décidé d'aller voir les poissons au fond. Il a alors imaginé le bathyscaphe en 1905. Il avait 21 ans et il terminait ses études. Il n'a pu commencer la réalisation qu'en 1937, après ses expéditions dans la stratosphère. Le fond national belge a décidé de débloquer les crédits, mais cela n'a pas été simple.

— C'est vous qui êtes descendu dans le bathyscaphe «Trieste»?

— Attention, les premières plongées ont été effectuées en 1953 avec mon père. Ensuite le bathyscaphe est parti en 1958 pour les Etats-Unis. C'était loin et fatigant pour mon père. Pour aller à Guam, dans la fosse des Mariannes, il a fallu affronter la haute mer. Il n'a donc pu effectuer la plongée à 11 000 mètres...

– Etait-ce angoissant de plonger à 11 000 mètres sous la surface de l'océan dans cette bulle?

– Non, non, si comme vous dites, la «bulle» s'écrasait, ce serait tellement rapide que l'on ne sentirait rien du tout... Non, je plaisante... La cabine avait un quotient de sécurité de deux, elle était construite en acier avec toutes les sécurités voulues, il n'y avait aucun risque de ce côté-là. Mon père disait: «Il faut que le risque calculé soit plus faible que celui qu'on admet tous les jours.» Autrement dit, le moment où on descendait dans le bathyscaphe, on risquait moins que dans la vie quotidienne...

– Après avoir parcouru les océans, vous êtes revenu ici pour vous pencher sur l'état de santé du Léman?

– Alors oui, c'est venu graduellement. D'abord, j'ai pensé qu'il était important, pour la santé du lac, qu'un maximum de personnes se rendent compte de l'état de l'eau, des problèmes que cela posait et des risques d'une pollution grandissante. C'est de là que j'ai eu l'idée de construire le sous-marin «Auguste Piccard» de l'Expo 64. Parmi les 33 000 passagers, il y avait beaucoup de jeunes qui ont ensuite occupé des postes importants dans l'administration cantonale et fédérale. En particulier le chef du Service de l'environnement...

– Après l'exposition nationale, l'étude du Léman a donc pu commencer?

– Elle débutait approximativement à cette époque. La station d'épuration de Lausanne a été terminée en 1964-65. Je me rappelle qu'à l'époque, une des questions était: que verrons-nous au fond du lac? La visibilité n'excédait pas deux mètres. Aujourd'hui, il est tout à fait courant de voir à sept, huit, même jusqu'à dix mètres.

– L'état sanitaire du Léman s'est donc nettement amélioré?

– Cela ne fait absolument aucun doute. Les stations d'épuration, la réglementation des métaux dangereux et la suppression des phos-

phates en sont la cause. Des mesures devraient encore être prises, notamment par le Conseil fédéral, concernant l'interdiction des phosphates dans les machines à laver la vaisselle. Il faut qu'on y arrive, ce sera un progrès supplémentaire.

– Votre fondation travaille plus pour les océans ou pour les lacs?

– Dans la pratique, on a travaillé surtout pour les lacs. On a étudié douze lacs européens, essentiellement en Suisse et en Italie et puis on est allé une fois en mer avec le «Forrel», mais ces expéditions sont extrêmement onéreuses. On a travaillé avec les Universités de Lausanne, de Genève, de Berne, de Zurich et avec l'EPFL. On a effectué environ 1800 plongées à ce jour, avec des scientifiques qui étudient des problèmes déterminés. Mon rôle n'est pas d'étudier, mais de mettre à disposition un instrument qui est capable de transporter les instruments de mesure d'observation.

«On ne trouve pratiquement plus de crédits»

– Vous considérez-vous comme le «Cousteau des lacs»?

– Non, cela n'a aucun rapport. Cousteau est essentiellement un cinéaste sous-marin, qui a eu le mérite

de populariser la mer grâce à ses films et avertir des dangers qui menaçaient l'environnement.

– Toute votre vie, vous avez été confronté à des problèmes financiers. Quelle est la situation aujourd'hui?

– C'est de pire en pire et de plus en plus difficile. On n'a pratiquement pas de crédit, on ne trouve pas de financement pour un très grand projet qui s'appelle Endo Léman, qui est une étude pluri-disciplinaire de quelques années. On a demandé au gouvernement, on n'a pas eu de réponse, on a proposé à différentes autorités, on essaie auprès de grandes sociétés. Pour l'instant, on a encore rien du tout. C'est un programme extrêmement intéressant, soutenu par un comité scientifique de douze personnalités. Tout le monde est d'accord pour cette étude, mais personne n'a l'argent nécessaire.

– Avez-vous chiffré le montant de ce projet?

– Oui, il faudrait à peu près un million de francs par an. En un sens ce n'est pas énorme. Mais pour la recherche pure, qui représente un investissement à long terme, on ne trouve pas. Aujourd'hui, les gens veulent que cela rapporte tout de suite.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:

Le bleu de l'eau et du ciel.

Une fleur:

L'edelweiss.

Un parfum:

Sans commentaire.

Une recette:

Une bonne soupe de légumes.

Un pays:

On aime toujours le sien.

Un écrivain:

Rostand peut-être.

Un peintre:

Disons Boticelli.

Un film:

Le Dr Jivago.

Une musique:

La grande musique classique.

Une personnalité:

Evidemment mon père.

Une qualité humaine:

Savoir écouter les autres.

Un animal:

Le dauphin.